

polkanaissance d'une photo

ROMAN OPALKA LA MORT EST BLANCHE

A 79 ans, il s'applique depuis plus de quatre décennies à dénombrer le temps. Rencontre avec un artiste rare qui s'est engagé dans un pari faustien, où la mise est sa vie.

par Virginie Luc

Au départ, il cherchait à capturer la matière du temps dans le grouillement de formes protozoaires et minuscules, quand il comprit qu'il lui manquait l'essentiel: la «flèche» du temps.

Il a 34 ans quand survient la révélation: «Changer les points en nombres et, là seulement, il y a la dynamique, l'expansion, la définition du temps irréversible.» Dès lors, Roman Opalka abandonne tout «travail artistique»

pour se consacrer à l'élaboration de son œuvre: peindre le temps. En inscrivant, à l'horizontale, la suite serrée des nombres de 1 à l'infini sur des toiles de 196 cm x 135 cm. En enregistrant sa voix qui énumère en polonais les nombres qu'il est en train de peindre, comme un récitatif exorcisant. Et en réalisant son portrait photographique après chaque séance quotidienne de travail. Pure folie? Acte absurde?

Hier soir, à Bois-Mauclair, en pays de la Loire, dans l'atelier situé dans un ancien corps de ferme, Roman Opalka a peint, vers le milieu de la toile, le nombre 5 583 850. C'est la 234^e toile intitulée «Détail», comme toutes les autres – chacune étant le «Détail» d'un tout: le temps. Entre ce dernier, encore inachevé, et le tout premier, peint en 1965, quarante-cinq années se sont écoulées, dans le sfumato de la peinture.

A chaque nouveau «tableau-compté», Roman Opalka ajoute 1 % de blanc dans le fond noir de la toile qui, peu à peu, s'éclaircit. Aujourd'hui, il est devenu blanc, comme les nombres peints. Ce soir, comme hier, la journée s'achève en exécutant son autoportrait.

Roman a revêtu une chemise blanche. Il se place debout, dos à la toile inachevée, vérifie le cadrage dans le rétroviseur installé près de l'appareil qu'il déclenche à distance. L'opération en noir et blanc est quasi clinique. Pas d'effet. Pas de pose. Pas de «bavardage». Le sujet principal est le temps. «Le détail peint le temps, la photographie le sculpte. Ma démarche ne manifeste rien d'autre que la durée d'une vie.» Et la vie (grâce à la mort), il la savoure chaque seconde. Dans l'ascétisme de son œuvre comme dans l'intensité

eux est signé, encadré avec, au dos de l'image, une mèche de cheveux, gardienne de son code génétique. «Tous les négatifs seront brûlés», prévient Roman Opalka.

Le travail de Roman Opalka est une proposition insoupçonnée. Une vie entière pour une seule photographie, un seul tableau – toujours le même et, à chaque fois, différent. Une vie entière pour une seule histoire, celle du blanc.

D'origine polonaise, Roman Opalka est né en France, dans la Somme, en 1931.

Il parle peu de son enfance en Allemagne pendant la guerre, du camp d'Auschwitz dans la Pologne occupée où il est déporté à l'âge de 9 ans. «Même si je vous le décrirais, comment pourriez-vous soupçonner le réel? Sans doute, je me serais suicidé – comme Primo Levi et les autres naufragés en sursis

dont l'acte n'a été retardé que par l'écriture – si je n'avais pas eu la chance de trouver mon espace-temps, mon repère de valeur. J'ai compris le sens de ma vie dans le non-sens de mon acte.»

«Bien sûr, en tant qu'homme, je peux craindre la mort. Mais pour mon œuvre, la mort signifie son aboutissement. J'ai pensé la fin dès le début. Quand j'ai posé le chiffre "1", l'œuvre était déjà là, déjà finie. Je savais que seule la mort pouvait définir l'achèvement de mon œuvre. Le temps sans la mort n'existe pas. C'est une abstraction. Seule la conscience de la mort donne au temps sa réalité. La mort, cette conne, est devenue une collaboratrice, un instrument. J'ai fait un pacte avec elle. Elle m'a donné le sens de la vie, je lui ai donné la mienne. ●



ROMAN OPALKA

OPALKA 1965/1-∞.

A dr. ce soir-là, il s'est arrêté au nombre 5583850.

de sa vie. Il aurait fallu dire aussi Marie-Madeleine, douce, blanche, brune, rieuse et dionysiaque. Depuis trente ans, un amour indéfectible. «Un amour avant l'amour», sourit, généreux, Roman.

Il nous regarde et sa méditation est la nôtre. Ses paupières se sont alourdies, des rides sont venues creuser son visage, blonds ses cheveux devenus blancs. Le reste est identique: même cadrage, même lumière obtenue à l'aide d'un parasol-reflex, même appareil Exalta, même modèle de chemise, même expression neutre...

Des milliers de clichés qu'il a réalisés, il n'en a retenu que 200. Chacun d'entre